

dans un sombre et modeste ameublement, avait prié la défunte, celle qui lui succédait appela le plus luxueux confortable.

Le pavillon devint un hodoir dans lequel, durant les chaudes journées, elle venait jouir du frais ombrage des grands arbres qui abritaient la construction.

Rien de plus coquettement voluptueux que ce nid discret où la jeune femme s'enfermait durant des heures entières, loin de ces plaisirs que ne lui permettait plus le mystérieux et triste événement qui l'avait rendu quasi veuve.

Par son ordre, toutes les fenêtres qui prenaient vue sur les noires masures de la rue Saint-Louis avaient été condamnées par de solides volets et le pavillon ne s'éclairait plus que sur le jardin, c'est-à-dire sur la verdure et les fleurs.

La seule communication avec la rue consistait en une petite porte percée dans le mur qui, en prolongeant le pavillon, fermait le jardin.

Cette issue, dont la clef restait toujours intérieurement à la serrure, ne s'ouvrait que le dimanche quand Pauline, sous la conduite de Colard, allait entendre la messe à l'église Saint-Louis-en-l'Île, située un peu plus loin dans la rue.

Après avoir dit que M<sup>me</sup> Auroro Bricbet observait les convenances que lui imposait sa situation, nous n'avancerons rien d'in croyable en ajoutant que la disparition de son mari n'avait pu la plonger dans un bien vif désespoir. Son mariage s'était si promptement conolu et son union avait si peu duré qu'ils ne lui avaient pas laissé le temps de bien apprécier Bricbet.

Devenue pour ainsi dire veuve au lendemain de ses noccs, Auroro avait été surprise par la disparition quand elle était encore dans l'enivrement de cette richesse inattendue. Dans sa vie, le millionnaire époux avait joué le rôle d'un ami presque aussitôt perdu que trouvé, et il survivait dans sa mémoire plutôt comme bien-faiteur qu'à titre de mari.

Le monde ne pouvait donc exiger une profonde désolation de la part de cette jeune femme de vingt ans, achetée pour sa beauté par un riche et égoïste bonhomme dont elle aurait pu être la fille.

Mais il n'en était pas de même de Pauline qui avait adoré son père. Pour elle, le mystère qui planait sur cette absence était une angoisse de chaque jour, et, bien que la douce enfant se rendit compte de toute l'injustice de sa prévention, elle ne pouvait s'empêcher de croire que l'entrée d'Auroro dans la maison y avait amené le malheur.

Aussi, pendant que Pauline se froissait de l'indifférence mal dissimulée de sa belle-mère pour le chef de famille disparu, Auroro, de son côté, avait fini par se laisser, tout en la comprenant, de la perpétuelle tristesse de sa belle-fille.

Il arriva donc que le plan conçu par Bricbet en se mariant, c'est-à-dire de réunir les deux jeunes femmes produisit le résultat contraire.

Tout en restant dans les meilleurs termes, Auroro et Pauline s'étaient écartées l'une de l'autre.

La dernière resta dans l'hôtel, où tout lui rappelait l'absent; l'autre se retira dans le pavillon du jardin, cette élégante retraite qu'elle s'était créée.

Le grand salon devint le terrain neutre où elles se rencontraient quand de vieux amis de Bricbet venaient s'y asseoir. Les deux femmes luttèrent alors de prévenances envers ces visiteurs qui paraient convaincus de la sympathie qui unissait la fille et l'épouse de l'ex-procureur.

Mais de ce que chacune des deux maîtresses de l'hôtel vivait dans son coin, il ne faut pas conclure que la vaste demeure

restait triste, déserte. Bien au contraire! La maison était grandement animée par les fort bruyants ébats et les joyeuses ripailles d'un personnage que nous avons oublié de présenter au lecteur.

En se remariant, Bricbet s'était donné un nouveau beau-père. Hélas! celui-là était bien moins discret et beaucoup plus visible que l'avait été jadis le savetier Pigeot.

Car c'était un rude homme le sire Annibal Fouquier, ce capitaine de chevau-légers qui avait si vite accordé sa fille Auroro à l'amoureux procureur.

Haut de six pieds, fort comme un taureau, plus moustachu qu'un Suisse, buveur intrépide, joueur ardent, duelliste enragé et heureux, d'une moralité telle qu'il s'était fait casser de son grade, il avait su réunir en son vaste et redoutable individu toutes les plus brillantes qualités du parfait soudard.

Toujours en quête d'écus que le jeu lui raffait aussitôt, on comprend avec quelle joie il avait topé au mariage qui lui donnait un gendre millionnaire, c'est-à-dire un mouton à tondre.

Quand sa fille s'était révoltée contre ce consentement qui la livrait à un mari si vieux, le digne capitaine s'était écrié :

— Tant mieux! tu seras plus tôt veuve, petite niaise!

— Mais vous savez, mon père, que j'en ai choisi un autre? avait répliqué Auroro.

— Raison de plus pour épouser ce cher Bricbet.

— Vous m'avez autorisée à aimer ce jeune homme.

— Et je t'y autorise encore, mon enfant, ce qui ne t'empêche nullement de prendre le procureur, avait répondu ce père indulgent, fort grand maître de la morale facile de l'époque.

Comme Auroro persistait dans sa résistance, le capitaine avait eu peur de voir s'écrouler le brillant avenir qui assurait un déluge d'écus à ses vices. Aussi avait-il tortillé furieusement sa moustache, et avec ce ton menaçant qui, chez lui, précédait de bien peu la tempête, il avait demandé à sa fille :

— Faut-il donc d'abord tuer ton freluquet chéri pour te rendre raisonnable?

Connaissant la funeste adresse de son père en vingt duels heureux, la jeune fille trembla pour celui qu'elle aimait et elle céda.

— Bien, ma fille, avait ajouté le doux Annibal, épouse Bricbet et on laissera vivre ton mignon. Après tout, ce bien aimé n'est pas ici... et les absents ont toujours tort.

Auroro aurait fort bien pu lui répondre qu'il savait pourquoi ce jeune homme n'était pas là, mais son père aurait trouvé tant d'autres honnes raisons pour se faire obéir qu'elle se soumit sans résister davantage.

Elle épousa donc Bricbet. Pourtant, à ce mariage forcé, elle montra une si douloureuse résignation, que le capitaine eut un léger remords et se dit pendant la cérémonie :

— Auroro a été bonne fille. Pour un peu que Bricbet aime à boire, j'en ferai vite une veuve pour son petit godelureau.

Et, de fait, Annibal était de force à pratiquer cette autre façon d'expédier les gens, car il résistait si rudement à la boisson que, seulement à sa douzième bouteille, il commençait à être un peu chaud.

Bricbet s'était d'abord grandement effarouché de posséder un pareil beau-père. Puis il s'était rassuré en se disant qu'avec une bonne pension il l'enverrait vivre bien loin.

Seulement, quant il reconnut à quel taux il pourrait se débarrasser du terrible Annibal, il soupirait au souvenir de son premier beau-père, le savetier Pigeot, qui s'était montré si commode pour la modeste pension de 600 livres.